

Prix Roger Champagne 1997: Jos Benoit

«La francophonie, ça vaut la peine»



Photo: Karine Beaulé-Prince

L'engagement de Jos Benoit envers la francophonie ne se limite pas à son métier de directeur d'école. Jos est aussi membre des Terre-Neuviens Français, l'association francophone du «Pays du Bon Dieu», dont il est originaire.

Lors du banquet des assemblées générales annuelles, Jos Benoit, de Cap Saint-Georges, a été honoré en recevant le Prix Roger Champagne pour ses longues années de dévouement envers la francophonie. Le directeur de l'école Sainte-Anne, à La Grand-Terre, est le 16^e bénéficiaire à recevoir cet honneur.

La remise du Prix Roger Champagne fut visiblement un moment très émouvant pour Jos Benoit, qui n'avait pas réalisé jusqu'à la troisième ou quatrième phrase du discours que c'était de lui qu'il était question. «On m'avait approché pour en savoir plus sur l'historique de ma vie et je savais que j'étais l'un des candidats, mais jamais que j'étais le bénéficiaire de l'année», dit Jos Benoit avec un petit sourire. De son propre aveu, ça a été la plus belle récompense qu'il ait jamais reçue dans toute sa vie. «J'ai donné 22 ans de ma vie à la francophonie... c'était vraiment émouvant. Je n'ai aucun regret et comme j'ai déjà dit, ça vaut la peine».

Jos Benoit se rappelle avoir été outragé lorsqu'il apprit qu'en 1904, le Premier Ministre terre-neuvien de l'époque, Robert Bond, avait dit à son gouvernement de ne pas s'en faire pour les «jaquetards» de la côte Ouest, qu'ils seraient tous assimilés dans les vingt prochaines années. «Ça fait presque cent ans de ça et regardez où nous en sommes. C'est pour dire que lorsqu'on croit en notre héritage et qu'on se bat pour le garder, tant qu'il y en a un qui le

chose, on doit retourner à la racine. Je pense avoir donné ça à mes élèves.»

Jos Benoit a été élevé dans les deux langues, français et anglais. «Mes parents parlaient français entre eux, mais ils nous parlaient en anglais. Ils ne voulaient pas que l'on souffre comme ils avaient souffert, car ils n'avaient pas le droit de parler français à l'école.» Il explique donc que le recrutement de nouveaux élèves se fait de lui-même puisque beaucoup de parents veulent rattraper la génération perdue et envoyer leurs enfants à l'école francophone. Comme le disent si bien Jos Benoit et le très populaire proverbe: «Faut savoir d'où on vient, afin de savoir où on va». Jos Benoit ajoute: «C'est un peu ce que je veux pour mes élèves; je veux qu'ils comprennent leur histoire,

qu'ils se sachent francophones. Si les enfants veulent rejeter la francophonie ou l'héritage français, qu'ils le fassent après les avoir connus, mais ne jamais rejeter sans avoir connu.»

Lui-même n'ayant pas eu la chance d'étudier en français, il est donc très conscient de l'importance de sauvegarder le français. La prochaine étape pour l'école Sainte-Anne, selon Jos Benoit, serait qu'un élève de la première classe de graduation (1996-1997) prenne la relève à l'école. «Ali Chaisson l'a fait avec Franco-Jeunes, Candice Cormier avec l'école du Cap, mais pour ce qui est du passage du flambeau, Sainte-Anne ne l'a pas encore fait», dit-il.

Jos Benoit explique sa philosophie face à la vie: on a toujours besoin d'un but pour continuer à

avancer. «Je dis toujours aux parents, donne-moi un enfant qui n'a pas de rêve, je te donne un enfant qui n'a pas d'avenir. Un enfant de 5 ans qui a un petit rêve, c'est un enfant qui va aller quelque part.» Quant à lui, il ne peut tout simplement pas rester «stagnant». De ses vingt-cinq années de carrière, il dit: «ce n'est pas une job, c'est une vocation, mais lorsque tu ne peux plus avancer dans ton travail, ton cheminement, tu dois prendre les décisions qui s'imposent.» Comme il a le sentiment d'avoir accompli son devoir, il songe maintenant à se présenter aux prochaines élections provinciales, dans sa communauté. «Je sens que je suis prêt à faire le pas. Je veux représenter mes gens, m'occuper d'eux, mais d'une autre façon.»

Karine Beaulé-Prince